

CLARA, CHUCK ET LES AUTRES

Laura Spozio

I. Comportements singuliers

« L'individu ne va pas à la chasse, il va à la chasse au lièvre ; et non pas à la chasse au lièvre mais à la chasse de tel lièvre, qu'il connaît bien¹. »
(Marcel Mauss)

Il s'agit tout d'abord du corps, centre de la perception, et, par celui-ci, moyen d'entrer en rapport avec l'environnement extérieur. Le chasseur de lièvre, par exemple, apprend *par corps* à se comporter de façon à pouvoir débusquer le petit mammifère dont il a progressivement intégré certaines manières de faire au sein d'un écosystème donné. Ce type d'activité engage des logiques comportementales, et nécessite une forme d'ajustement au monde propre et aux attitudes de tel ou tel autre être vivant. La chasse exige un sens pratique, impliquant la capacité du corps en action d'actualiser ses savoir-faire à travers les expériences vécues. L'anthropologie cède alors la place aux sciences de la perception, de la cognition et de la communication.

Des animaux et des humains, coprésents, deviennent les protagonistes d'interactions qui influencent leurs comportements respectifs. Les questions relatives à la nature ou à la culture des uns et des autres sont alors suspendues. L'exercice devient tâtonnement, pour qui veut rendre compte de l'instabilité de ces zones de contact. Le principe de réciprocité permet en outre de rompre avec l'idée d'objectivité scientifique, pour valoriser la construction de savoirs plus équivoques.

Parler de comportements singuliers plutôt que de relations permet d'entrer dans la dimension pragmatique d'une rencontre entre participants, animaux et humains, d'une activité ou situation à laquelle ceux-ci confèrent une signification particulière. Pour ce faire, il semble opportun de convoquer le courant phénoménologique que zoosémioticiens et éthologues ont emprunté pour enri-

chir ou réorienter leurs démarches et questionnements sur la subjectivité et le sensible. La question soulevée est celle des possibilités et des modalités d'une rencontre et d'une communication entre individus d'espèces distinctes, pris dans des contextes variés. Ainsi, par exemple, l'habitude induite par la coévolution ou la cohabitation faciliterait la relation par l'émergence mutuelle, sinon d'un code, au moins d'une possibilité d'intercompréhension. A contrario, l'absence d'habitude révèle parfois un système complexe d'évitement et de tensions dans l'espace. Comment peut-on s'accommoder à l'autre ou l'accommoder à notre présence ? Jusqu'où peut aller cette accommodation, alors que l'interprétation de supposées réactions sont d'autant plus difficiles que nos mondes apparaissent, depuis la théorisation de l'*Umwelt* de Jakob von Uexküll, comme parfois totalement différents ? La construction d'un monde propre reposerait ainsi sur un double processus sensoriel et sémantique, la question de la signification n'étant accessible et abordée par l'éthologue que du point de vue de l'action de l'individu, ou de ses réactions. D'après von Uexküll, « à l'animal simple correspond un *umwelt* simple, de même qu'à l'animal complexe correspond un milieu richement articulé². » Quelles sont les conditions qui permettent un échange, étant donné la diversité des mondes propres, des systèmes de perception, et des moyens de communication ? Comment définir ces échanges ? L'intercompréhension est-elle une condition nécessaire au partage ?

(...)

L'éthologie s'inscrit dans le cadre de l'écologie comportementale, et c'est la valeur adaptative d'un comportement, par rapport à une fonction supposée, que la discipline considérera comme pertinente. Ce point de vue rencontre ses limites chaque fois que la dimension subjective mais aussi relationnelle d'un

comportement de l'animal seront prises en compte. Même si l'observateur essaie de faire entrer ce qu'il observe dans un cadre d'expérience, il restera beaucoup de comportements inexplicables, notamment ceux jugés incongrus ou exceptionnels, relevant uniquement ce qui fait sens pour lui. C'est particulièrement vrai lorsque ce sont les aptitudes cognitives d'un animal qui sont étudiées. Cet animal est alors défini par son niveau d'incompétence, l'humain étant le seul point de référence. Différentes situations viennent témoigner de comportements atypiques qui interpellent. « L'utilisation d'anecdotes nous permet d'appréhender l'étendue des comportements des espèces qui se déroulent en milieu naturel, leurs aptitudes les plus créatives, plutôt que de nous restreindre aux paradigmes déjà répandus sur l'étude des autres espèces animales et humaines⁴ » (Bates et Byrne, 2007).

Il est évident que nous ne partageons pas, avec les autres espèces, le même mode d'expression. Et d'ailleurs, bien que l'absence de compréhension soit réciproque, nous avons tendance à ne voir que leur manque : ils sont dénués de parole. Or, depuis leur place, la situation est similaire, nous ne pouvons pas nous faire comprendre. Il existe cependant une interface commune rattachée aux sens, aux postures du corps, aux mouvements et aux rythmes, entre autres.

(...)

L'immersion dans un milieu inconnu, loin des repères habituels, instaure une nouvelle relation à l'environnement. A propos des orques, Marc décrit : « J'ai adopté immédiatement l'axe de nage du groupe et là, ils infléchissent et ils viennent. Ça s'enroule et ça vient ». L'observation comportementale donne des indications et la capacité relationnelle se construit progressivement et se précise : « Au fil de mes expériences, de mes erreurs, je me suis affiné dans mes trajectoires, mes positions de corps, ce qui me

différencie un petit peu des débutants. » Un réel apprentissage se met ici en place, dicté par le souhait d'être signifiant pour l'autre, voire de communiquer. Un tel apprentissage, vecteur de transformations pour celles et ceux qui les vivent, nécessite un engagement particulier. « Quand nous étudions l'intelligence et la créativité des animaux, il est évidemment nécessaire qu'en tant que scientifiques nous soyons créatifs avec nos méthodes⁶. » (Bates et Byrne, 2007)

Partant de ces différents points, nous pouvons commencer à penser l'interaction interspécifique autrement. Au zoo, les visiteurs sollicitent continuellement les animaux par des cris, des gestes, des projections de nourriture ou d'objets auxquels ceux-ci répondent le plus souvent par l'indifférence, alors que le passage, au loin, de leur soigneur, suffit parfois à les faire bondir, alors qu'on aurait juré qu'ils dormaient. Ne rien faire est une forme de réponse.

Une femelle orang-outan de la ménagerie du Jardin des Plantes à Paris a pour habitude de déchirer de grands sacs de jute déposés dans son enclos en longues lanières. Elle se hisse dans la partie haute de l'enclos et elle fait pendre la lanière à l'extérieur de la cage, pour « pêcher le public », d'après la description des soigneurs. Elle propose au public de jouer avec elle et sollicite son attention, manifestant ainsi son autonomie et peut-être son goût pour la vie en commun. En passant dans le registre des pratiques, le corps peut se révéler outil de recherche, de traduction, voire même exigence méthodologique.

II. Observations croisées

Dans une autre perspective, John Alec Baker raconte dans *Le Pèlerin*, roman sous la forme d'un journal, de longs moments d'affût passés à repérer et à suivre les mouvements d'un faucon pèlerin. L'auteur observe et décrit les noncha-

lantes approches et les passages brefs, indices furtifs, uniques voies d'accès à l'oiseau, dans un monde qui est le nôtre, mais que celui-ci voit probablement tout autrement que nous. Le lecteur assiste à une lente mutation du regard, comme si l'auteur glissait progressivement d'un *umwelt* à un autre. Dans l'immense variété des interactions, il existe des points de rencontre, des espaces qui ne sont pas totalement cloisonnés, accueillant des espèces avec lesquelles il est possible d'échanger, ne serait-ce qu'un bref instant, un regard. Rien n'est plus troublant que de croiser le regard d'un animal non familier, celui, par exemple, d'une baleine.

(...)

Les sciences sociales auraient une occasion de tirer profit des recherches éthologiques qui se sont intéressées à la communication non verbale. En termes d'interaction, le croisement des yeux n'est pas anodin, et sa portée, entre considération, sollicitation et menace, s'enracine dans la possibilité d'un échange social non verbal. L'espèce humaine le partage avec certaines sociétés de primates, au sein desquelles se posent des questions de domination et de lien social, mais pas uniquement ; ce comportement se retrouve également chez d'autres espèces. Quand je fixe dans les yeux un individu auquel je m'adresse, je tente de capter son attention, ou du moins son regard. L'on peut dire que je cherche à la fois à renforcer et à maîtriser la communication en cours. Bien que l'échange soit physiquement réciproque, ce qui est échangé reste parfois opaque ; le dialogue visuel offre d'abord une ouverture, sans autre contenu que celle-ci. Cette action du corps permet, en outre, un maximum d'efficacité communicative, pour un minimum de déplacement et de dépense d'énergie. Ici, le mot *regard* n'est pas pris dans un sens métaphorique mais intervient dans une nécessité de cadrage, concernant des individus assez rap-

prochés physiquement pour s'observer. Cette convocation réciproque peut avoir des effets et conséquences opposées, en particulier lorsqu'elle est une mention de présence.

Le croisement soutenu des yeux produit un rapprochement, un partage obligé, ce qui rend troublant le fait d'être fixé par un animal d'espèce différente qui, tout à coup est là, en miroir, présent comme moi. Pour qu'une relation de communication entre deux espèces soit possible, il faut qu'un langage non verbal soit reconnu de part et d'autre, c'est-à-dire que des sens permettent aux deux espèces de se percevoir physiquement et mutuellement, afin que les signes émis puissent être interprétés par les individus coprésents de l'interaction. Les corps émettent ces signes qui, s'ils sont perçus par un autre individu ouvert à leur réception, vont prendre sens pour lui, en s'inscrivant dans un contexte et dans un réseau de significations.

Au moment où Marion Vicart croise le regard d'un singe, le mercredi 13 juin 2007 à 15 heures, dans la forêt de Kintzheim, elle est assise sur un banc du parc. « Soudain, je perçois un mouvement sur ma gauche. Je tourne la tête et vois une femelle macaque adulte qui vient de s'asseoir sur une pierre en bas du banc où je me trouve pour attraper des morceaux de pop-corn sur le sol. Sa présence me fait sursauter. (...) Elle me fixe des yeux. (...) L'une de ses mains est appuyée au sol, lui servant à soulever légèrement son arrière-train. Je deviens aussitôt mal à l'aise. La proximité de ce singe m'inquiète, cinquante centimètres nous séparent. (...) Je détourne donc le regard de la femelle macaque. Je glisse le fessier sur le banc pour m'éloigner un peu d'elle. Par un mouvement réfléchi, je fais discrètement semblant de porter quelque chose à ma bouche. La femelle macaque ne bouge pas et continue à me fixer du regard, la main droite posée à plat au sol pour prendre appui. (...)

J'angoisse tout en continuant de mâcher l'herbe virtuelle que je porte doucement à ma bouche. (...) J'amortis mes gestes et continue de me baisser un peu faisant mine de ramasser une graine. Je mâche le plus silencieusement possible. (...) Ses yeux clignent toujours très vite⁸. » Alors que Jane Goodall, la première, fait semblant de manger de l'herbe en baissant les yeux au sol pour marquer sa courtoisie en présence des chimpanzés, le primatologue Frans de Waal décrit son premier contact oculaire établi avec un singe comme émouvant et poétique. Ici, le regard porté sur la femelle macaque par l'humain devient celui d'une présence gênante, venant contrarier son activité, et provoquant en cela un changement dans son mode de présence. Vicart, quant à elle, recherche des appuis pour continuer à être présente sans courir le risque d'un conflit. Elle adopte alors un comportement observé chez les macaques, simulant la mastication de végétaux.

Nous pouvons formuler l'hypothèse que l'observation d'une espèce dans son milieu naturel permet d'apprendre beaucoup sur les significations ou plus modestement les valeurs qu'elle peut donner aux éléments de son environnement. Plus spécifiquement, dans le domaine de l'apprentissage par observation, la compréhension du comportement de l'autre est particulièrement cruciale. Pour les humains, les informations recueillies de l'observation du comportement d'autrui peuvent être plus ou moins élaborées cognitivement. Suivant le degré de rationalité en jeu dans la perception de l'autre, on aura un gradient allant de l'empathie, compréhension de l'autre basée sur la perception émotionnelle, jusqu'à une perception de patterns comportementaux précis. Ainsi, l'humain ne relèvera pas les mêmes indices en observant un autre humain, selon le contexte. Observer quelqu'un pour comprendre ses sentiments mettra en jeu sa capacité d'empathie et d'analyse, tandis qu'apprendre un

kata nécessitera d'adopter la perspective de l'autre et d'analyser ses gestes, afin de reproduire précisément ses mouvements dans une perspective propre. Lorsque, l'on s'intéresse à l'apprentissage par l'observation chez d'autres espèces animales, l'on se heurte à plusieurs problèmes : selon quels critères et valeurs présumées sélectionnera-t-on des comportements parmi ceux que l'on perçoit chez un animal ? Ce comportement sera-t-il considéré comme anecdotique ou non ? L'apprentissage par observation est-il possible entre deux espèces ?

Traditionnellement, l'on tend à assimiler l'apprentissage par observation et l'imitation. Si, dans le cas de l'espèce humaine, cela pourrait se justifier, chez d'autres animaux, l'apprentissage par imitation est, le plus souvent, le fruit d'autres processus, moins exigeants sur le plan cognitif. L'éthologie distingue ainsi plusieurs type d'apprentissage par observation. En se basant sur la synthèse de Whiten et Ham⁹, dans le processus amenant un individu B à faire la même chose qu'un individu A, on peut distinguer des mécanismes d'influence sociale dans lesquels B n'apprend pas vraiment quelque chose d'A et l'apprentissage social où une partie au moins du comportement de A est appris par B.

(...)

Lorsque David, un soigneur animalier, décrit ses différentes activités et interactions quotidiennes, il parle d'une sorte de protocole. Dans son sens premier, le protocole est une convention, ou le contenu de cette convention. Or, au zoo, rien ne venant confirmer l'idée d'une délibération entre animaux et soigneurs, il convient d'écarter cette signification du terme. Dans un sens plus pragmatique, le protocole peut se définir comme une instruction précise et détaillée produite à partir des éléments à observer en matière de comportements et de relations, men-

tionnant des principes fondamentaux à respecter pour entrer en situation. David témoigne de l'efficacité, pour son propre cas, de la reproduction de certains gestes et de rythmes lents. Alors que celui-ci a bien conscience d'établir une relation sociale avec un animal qui se comporte selon certains usages, le protocole s'apparente à un énoncé de conduite requis pour la vie en collectif. Le soigneur respecte donc différentes étapes qui lui assurent le bon déroulement de son interaction avec un individu d'une autre espèce ; il ajuste ses actions afin qu'elles aient une signification pour l'animal. Certains oiseaux, des échassiers notamment, adoptent un comportement d'observation, mobile et immobile. Si le soigneur longe la volière de l'extérieur, le mâle le suit en marchant à sa hauteur. Lorsque celui-là arrive à la porte d'entrée de la volière, l'oiseau le suit du regard et s'approche. Une fois le soigneur entré, l'oiseau entame un suivi à distance en empruntant un chemin parallèle passant par le centre de l'installation. Enfin, lorsque David atteint le bassin, l'oiseau s'arrête généralement à quelques mètres pour l'observer.

Du côté de l'humain, la première action consiste à s'annoncer pour ne pas effrayer les oiseaux en les surprenant. David a aussi développé des actions qui lui sont propres. Il choisit, par exemple, d'effectuer des détours lors de sa ronde afin d'arriver par le côté où l'animal aura la vue la plus dégagée. Une fois devant, il effectue des gestes lents afin de permettre à l'oiseau d'anticiper son entrée. Que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur de la volière, le soigneur ne cesse d'observer les indices corporels de l'oiseau afin d'anticiper une agression. Il a compris que l'oiseau stoppe souvent son approche lorsqu'un soigneur se détourne pour lui présenter son dos. Cette position du corps agit de deux manières : d'une part comme signal d'interruption (pour l'animal), et d'autre part comme protection (pour le soigneur). « Quand

je versais les anguilles, je les tenais de la main droite et le seau de la main gauche, de son côté (celui de l'oiseau). Comme ça, s'il s'approchait, je levais légèrement le seau. Il ne s'agit pas de le rapprocher de lui, mais de le lever un peu, de manière que cela le surprenne¹⁰. » David a trouvé un moyen de conserver une distance de sécurité avec l'animal sans avancer vers lui (ce qui signifierait un affrontement). Il lève un peu le seau pour le surprendre, le désarçonner.

III. Communication

Des travaux récents en éthologie ont montré que les chiens (*Canis familiaris*), au cours de leur évolution, et notamment par la chasse en collaboration avec les humains, ont appris à utiliser le langage visuel pour communiquer avec ceux-ci. Contrairement à l'effet produit sur la plupart des autres animaux, le regard humain porté sur un chien n'est pas perçu comme une menace mais au contraire comme le signe d'une attention, d'une ouverture à l'interaction. Mais cette compréhension ne s'arrête pas là. La compétence du chien dans l'interaction résulte probablement d'un apprentissage quotidien dans la cohabitation des deux espèces.

Les chiens sont connus pour être d'excellents lecteurs du langage du corps humain dans de nombreuses situations. Plusieurs chercheurs ont comparé les comportements de loups socialisés et de chiens face à une tâche insoluble, en présence d'une personne. Par, exemple, après les avoir entraînés à ouvrir un récipient pour y récupérer de la nourriture ou à tirer sur une corde pour atteindre de la nourriture se trouvant au bout de celle-ci, le couvercle du récipient était bloqué ou la corde attachée à la cage, empêchant ainsi l'animal de récupérer son contenu. Face à cette nouvelle situation, les chiens, contrairement aux loups, ont diminué ou même arrêté leurs tentatives

d'accès par eux-mêmes, se sont retournés vers l'individu humain, et l'ont regardé. Ils ont réellement sollicité sa collaboration. Ces études du comportement canin suggèrent que ceux-ci partagent notre aptitude à l'observation.

La recherche sur les capacités cognitives des animaux a traditionnellement été orientée vers les primates, en particulier les grands singes. En raison de notre ascendance commune, ils ont été considérés comme les candidats les plus à même de montrer des formes de compétences cognitives présentes chez l'humain.

D'autres expériences récentes, menées avec des chiens, ont montré que ceux-ci pouvaient également faire preuve de processus cognitifs élevés pour réaliser des actions communes, souvent à des niveaux équivalants aux chimpanzés. En effet, les chiens, bien que beaucoup plus éloignés sur le plan de l'évolution, ont été intégrés dans des sociétés humaines depuis des dizaines de milliers d'années.

Les chercheurs supposent, du fait de cette proximité avec les humains, que les chiens sont devenus exceptionnellement habiles à interpréter et à produire des signaux pertinents pour les humains. Ils peuvent, notamment, suivre la direction du regard d'autres individus, et utiliser des capteurs d'attention pour montrer l'emplacement de nourriture ou d'objets cachés. Leur habileté à communiquer peut être le résultat du processus de domestication, bien que l'utilisation du geste de pointage par certains animaux non domestiqués indique que celle-ci n'est pas nécessaire pour qu'une espèce soit habile.

Les chiens, comme d'autres espèces sociales, ont divers moyens pour entrer en interaction : les signes produits par ceux-ci combinent la position du corps, de la tête et de la queue, l'utilisation du regard, des babines et des crocs, ainsi que des vocalisations. Alexandra Horowitz, docteure en sciences cognitives, affirme que les chiens s'assurent d'avoir l'attention des autres chiens avant de jouer avec eux, et même qu'ils mordent

d'autres individus pour regagner leur attention. Des signaux de sollicitation visuelle sont produits pendant ou avant de communiquer. Horowitz, dans son étude « Attention to attention in domestic dog (*Canis familiaris*) dyadic play »¹¹, observe un comportement interactif naturel : le jeu social. Ce jeu est caractérisé par une série de comportements coordonnés, et d'inversions de rôles. Les chiens observés ici semblent agir avec une concentration particulière ; ils repèrent que l'attention fine dans le comportement avec autrui est une donnée essentielle pour l'interaction. Une analyse comparative avec des canidés non domestiqués permettrait en outre de déterminer si cette capacité est due à la domestication, au développement individuel ou au fait d'être une espèce sociale. Cependant, il est prouvé que les chiens utilisent des indications comportementales liées à l'attention chez d'autres individus pour guider leur propre comportement.

Étudier les systèmes de communication interspécifiques pose des questions méthodologiques. L'anthropologie a analysé la manière dont les humains font entrer les animaux dans leurs systèmes culturels et symboliques, tandis que la psychologie s'est intéressée aux effets positifs des animaux sur les humains. Si la biologie du comportement, notamment dans sa perspective évolutive, s'impose comme cadre pertinent pour l'étude des signaux animaux, peu de chercheurs seraient prêts à l'utiliser comme unique cadre de référence. Beaucoup de travaux portant sur l'interaction se sont concentrés sur un seul côté de celle-ci. Il est possible de défendre l'hypothèse d'une communication réelle entre des individus d'espèces différentes en se référant à une tradition et à une pratique éthologique qui postulent le partage d'une sensibilité commune ou notre capacité à réduire l'écart en adoptant le point de vue de l'autre.

L'approche de Christine et Véronique Servais envisage le « malentendu comme

structure de la communication ». Cette perspective semble intéressante parce qu'elle intègre la distinction entre les statuts des sujets communicants et l'absence d'un monde commun qui, de fait, réduit la compréhension du contenu échangé. Ainsi, contre l'idée d'une communication réussie, elles écrivent : « Admettre que l'émetteur et le récepteur disposent nécessairement de versions différentes de l'interaction, c'est replacer l'altérité au cœur d'une communication qui est réussie parce qu'on accepte de mal se comprendre¹². » Alors que le modèle télégraphique postule que la communication fonctionne si le message de départ et celui d'arrivée sont identiques et reposent sur l'idée d'une bonne et d'une mauvaise communication, ce qui est proposé ici, à partir de l'analyse de situations de communication particulières entre humains et dauphins, est, à l'inverse, que la structure fondamentale de la communication est le malentendu.

Par ailleurs, le cas d'une communication entre humains et dauphins pose problème pour la description. Premièrement, il est impossible de supposer qu'ils reposent sur un code commun, contrairement à la communication avec les animaux domestiques. Deuxièmement, les individus impliqués, par leurs dispositions biologiques, signifient des mondes radicalement différents. La difficulté que cette situation d'interaction est telle qu'elle oblige à envisager les processus de communication en dehors du modèle restreint de la transmission télégraphique.

(...)

La communication entre humains et animaux représente une voie problématique pour l'opposition conceptuelle entre nature et culture. La définition ordinaire du terme communication exprime d'abord l'idée de mettre en commun, être en relation avec puis celle de transmettre, tandis que pour Den Barnlund, la communication est un « effort pour signifier, c'est-

à-dire un acte créatif par lequel les gens cherchent à discriminer et à organiser les indices de leur environnement afin de s'orienter eux-mêmes et satisfaire leurs besoins¹⁴ », ce qui aurait pour fonction de réduire l'incertitude que nous vivons et de permettre l'adaptation.

Du côté des chercheurs de Palo Alto, l'investissement du corps dans la communication est largement souligné, et particulièrement développé dans tout ce qui a trait à la communication non verbale. Ainsi, comme le relève Ray Birdwhistell : « Je ne fais pas simplement de l'esprit quand je dis que parler de communication non verbale est comme parler de physiologie non cardiaque, quand je dis que la physiologie, non l'anatomie, est le modèle essentiel. Le foie n'est un foie que sur la table de dissection de l'anatomiste. C'est la partie d'un cadavre, insuffisante pour une fonction vitale. Les gens qui tirent des poissons hors de l'eau pour voir comment ils nagent fournissent des paradigmes de recherche pour ceux qui essaient d'étudier la communication en observant des sujets qui se trémoussent, font des grimaces ou remuent les orteils¹⁵. » Les gestes, les attitudes, le regard, la kinésique participent inévitablement de la communication. Lorsqu'un individu s'arrête de parler, il continue de communiquer activement par le langage du corps.

Nous construisons nos relations avec les autres dans un certain espace, un certain éloignement ou une certaine proximité. Ainsi, nous établissons différents types de distance envers autrui, en fonction de la relation de plus ou moins grande intimité que nous entretenons avec l'autre. Edward T. Hall se réfère à l'éthologie pour suggérer que chaque organisme vit dans son monde subjectif, qui est fonction de son appareil perceptuel. La communication, telle qu'elle est pensée par les chercheurs de Palo Alto, a pour objet l'étude des effets de la communication sur le comportement. Comme l'exprime Erwin Goffman, « il n'arrive jamais que rien n'arrive »¹⁶.

IV.

Anthropomorphisme

« Nous ne nions pas, et, en tant que chercheur objectivant le comportement, nous n'en avons pas le droit, que nous nous réjouissons du fond du cœur quand, par exemple, une vieille oie cendrée de nos connaissances, au retour d'une longue absence, nous salue joyeusement. La réalité que nous cherchons à élucider est toujours l'interaction entre nous-mêmes et le monde extérieur, entre l'appréhension subjective et l'objectivité de l'appréhendé. Mais il y a une chose que nous ne devons jamais oublier : c'est qu'il nous est parfaitement caché, et vraisemblablement à jamais, ce que l'oie éprouve véritablement¹⁷. » (Konrad Lorenz)

Dans les années quatre-vingt, l'éthologue américain James L. Gould étudia la représentation de l'espace familier chez les abeilles. Il déplaça une ruche et laissa à ses occupantes quelques jours pour se familiariser avec leur nouvel environnement. Elles parcoururent les lieux en collectant du nectar et du pollen. Il proposa ensuite aux abeilles une nouvelle source de nourriture à une centaine de mètres de la ruche, sous la forme de petits récipients spéciaux contenant une solution à base de miel, disposés en un point A. Cette source de nourriture fut vite découverte et assidûment fréquentée par les abeilles. Gould captura ensuite quelques individus, au moment de leur sortie matinale, et les marqua à l'aide de couleurs, avant de les enfermer dans une boîte sombre, pour les empêcher de s'orienter pendant qu'il changeait de lieu. Il les transporta à un point B, d'où elles ne pouvaient plus voir la source de nourriture A. Deux stratégies étaient alors possibles : soit les abeilles retourneraient d'abord à leur ruche, pour se rendre ensuite à la source de nourriture, soit elles voleraient directement du point B au point A. Ce dernier cas devait prouver que les abeilles disposent d'une carte géographique cognitive. Les abeilles choisirent le chemin le plus court. Peu de temps après, l'éthologue allemand Rüdiger Wehner obtint le résultat opposé en reproduisant l'expérience. Une troisième étude fut donc nécessaire

pour trancher entre les deux conclusions. Des abeilles ont ainsi été interceptées à la sortie de la ruche, et également au point A, avant qu'elles absorbent la solution à base de miel. La plupart des abeilles déplacées prirent plus ou moins directement un raccourci de B vers A. L'expérience révéla finalement une forte individualité : certaines abeilles, qui résolurent le problème d'orientation mieux que les autres, semblaient débrouillardes, tandis que d'autres l'étaient moins. S'agit-il d'un anthropomorphisme peu fiable ? Les signaux émis par un animal peuvent bien être significatifs pour un humain, néanmoins, et de façon durable chez les éthologues craignant l'anthropomorphisme, ceux-ci sont le plus souvent décrits en termes d'information, et reposent sur une représentation des animaux comme êtres programmés. Certains animaux, en raison d'une proximité phylogénétique avec l'humain, et également d'une compréhension facilitée que nous pouvons avoir de leur monde du fait de certaines similitudes, sont l'objet d'un regard scientifique différencié.

Le biologiste Konrad Lorenz, vivant avec les animaux qu'il étudiait, prônait que « quand nous nous sentons affectivement sollicités par le comportement d'un animal, c'est une indication sûre que nous avons découvert intuitivement une similitude entre le comportement animal et le comportement humain. Nous n'avons pas le droit de taire ce fait dans notre description. La sollicitation de notre affectivité, de nos émotions, est donc le signe certain d'une forte similitude, mais une telle similitude, sauf hasard mesurable, n'existe que sur la base de l'homologie ou sur la base de l'analogie. Quand nous parlons de l'œil de la pieuvre, nous utilisons le même mot que pour parler de l'œil d'un vertébré ; mais nous n'éprouvons pas le besoin de nous excuser chaque fois en ajoutant que nous savons pertinemment qu'il ne s'agit pas du même œil que le nôtre. Nous éprouvons comme

apparentés les comportements animaux qui sont semblables aux nôtres, et nous sommes interpellés par eux¹⁸. » L'anthropomorphisme étant tombé en discrédit, les éthologues ont souvent peur de mentionner les analogies effectivement présentes entre les comportements. Cette reconnaissance ne doit pourtant pas nous donner l'illusion de pouvoir reconstituer les sentiments subjectifs des animaux ; en effet, elle n'est qu'un indicateur.

Dans nos interactions quotidiennes avec des animaux, nous avons tendance à leur attribuer des émotions et des états mentaux typiquement humains. La question se pose également dans le domaine scientifique, en particulier dans l'étude des primates. Une grande partie du débat entre les éthologues vise aujourd'hui à établir si ceux-là sont capables de formes de pensée et de socialisation semblables à celles des humains ou si, au contraire, leur comportements sont déterminés par quelques schèmes simples, orientant strictement leur vie sociale. Or, nous pourrions considérer une troisième possibilité, résidant dans le fait que les primates ne s'adaptent pas aux changements de situation de la même manière que les humains ; depuis ce point de vue, nous pourrions donc imaginer que les animaux ont des comportements complexes, mais différents de celui des humains.

(...)

Dans quelle mesure est-il légitime de faire appel, dans la connaissance de la vie non humaine, à ce que l'on sait, en tant qu'être humain, et dans quelle mesure convient-il au contraire de se méfier des analogies avec l'expérience humaine ? Comme les anecdotes, l'anthropomorphisme permet de décrire les actions des animaux de nombreuses façons. Ce que l'on choisit pour rendre compte d'une particularité dépend de ce

que l'on cherche. Il n'y a pas d'emblée une méthode pour décrire ou expliquer les comportements et les émotions. Il est cependant acceptable de penser que l'anthropomorphisme permet en réalité de décrire les animaux avec plus de précision. En tant qu'humains, nous ne pouvons expliquer le comportement des autres animaux qu'en employant des mots qui nous sont familiers. L'anthropomorphisme serait alors un outil linguistique, permettant d'identifier des similitudes et nous utilisons le langage humain pour traduire ce que nous observons. Comment voir les individus d'autres espèces de façon appropriée ? Écarter totalement l'approche anthropomorphique signifierait, d'une part, qu'il est possible et pertinent de décrire l'animal comme s'il n'avait aucun rapport avec l'humain. D'autre part, qu'il serait possible de s'en faire une représentation objective, réellement indépendante de l'observateur qui l'élabore. Cette question participe de la place que l'humain se donne parmi les vivants.

L'anthropomorphisme, comme astuce langagière, présente un intérêt pour notre réflexion. Encore aujourd'hui, cette question demeure pertinente puisqu'au moins une discipline scientifique, l'éthologie cognitive, se réclame en outre d'une approche anthropomorphique. Contre l'approche éthologique classique, qui exclue catégoriquement cette alternative, l'éthologie cognitive aspire à compléter la description du comportement à l'aide d'explications de type cognitif, postulant la nécessité de ce type d'approche pour une compréhension générale du comportement. Les deux disciplines partagent l'importance accordée à l'observation minutieuse et une connaissance développée du sujet de recherche.

(...)

Pour que des concepts à la charge anthropomorphique aussi importante, tels que l'apprentissage ou le jeu, puissent

être utilisés, il importe que l'analogie soit contrôlée. C'est précisément parce qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer la description de l'interprétation d'une séquence d'actions que la question de l'anthropomorphisme se pose encore aujourd'hui. Si certaines réserves peuvent être émises en ce qui concerne l'éthologie classique, il ne fait aucun doute qu'en écologie comportementale, lorsque des termes ou des expressions anthropomorphes sont explicitement utilisés, dans le cadre d'une description par exemple, ceux-ci sont évoqués à titre analogique. Dans ce contexte, une notion anthropomorphique assimile l'activité de l'organisme à celle d'un individu humain, et traduit ainsi une description parfois complexe en langage courant. Toute l'ambiguïté que suscite l'usage d'expressions anthropomorphiques réside dans cette capacité à stimuler l'imagination : l'anecdote concernant une action extraordinaire d'un organisme particulier ou la simple analogie conduisant à une nouvelle piste d'investigation.

A l'encontre de l'exclusion de tout anthropomorphisme, prônée par certains milieux scientifiques, le philosophe Jacques Dewitte, à travers l'étude des écrits de Hans Jonas, plaide pour sa réhabilitation partielle et critique. « Tout transfert de l'expérience intérieure dans l'interprétation du monde extérieur a été frappée d'un sévère interdit et toute projection de traits de l'auto-expérience humaine dans la nature a été déclarée méprisable par la science objective. Hans Jonas écrit qu'il s'agit d'un rejet de la science moderne, que l'on peut caractériser principalement comme un clivage ou une coupure radicale entre intériorité et extériorité. L'exclusion de l'anthropomorphisme revient donc à l'interdiction du franchissement d'une frontière : celle qui sépare deux régions ontologiques non seulement distinctes, mais dont il fut posé qu'elles ne pouvaient pas communiquer²². » Ce rejet n'est pas sans conséquence,

plusieurs voies d'accès privilégiées au vivant, ayant directement à voir avec les conditions de possibilité d'une intelligibilité du vivant, sont écartées. Toutefois, si l'anthropomorphisme a été exclu, il n'a pas pour autant cessé d'exister. Il ne persiste pas seulement dans l'expérience (pré)scientifique quotidienne mais, fait plus troublant, reste présent et joue un rôle actif et irremplaçable au cœur même de la science.

Déployant une pensée de la corporéité, Jonas reconnaît comme anthropomorphique que « la forme humaine en tant qu'existence corporelle située dans le monde est apportée et interpolée aux phénomènes de la vie organique autre, et permet d'y reconnaître une expérience apparentée, bien que très éloignée²³ ». Par ailleurs, l'activité scientifique d'une personne survient dans le champ d'une expérience du monde déjà constituée et continue à puiser dans cette expérience, à l'intérieur même de son travail scientifique. Si l'on excluait toute forme d'anthropomorphisme, on percevrait les êtres vivants comme de simples corps physiques. Il semble donc important de tenir compte de ce que l'on connaît de sa propre condition d'être vivant. Jonas concilie deux positions apparemment opposées : il est indispensable de faire appel à l'expérience humaine dans la compréhension du vivant, et donc de recourir à un certain anthropomorphisme, mais, en même temps, il faut prendre garde aux pièges qui lui sont inhérents (les préjugés causés par l'humanisation du vivant en projetant sur la vie animale des notions ou des affects qui n'ont de sens et de pertinence que dans la vie humaine). Il faut prêter attention à la singularité de l'organisme rencontré, tout en s'accordant la possibilité de l'analogie. L'expérience humaine doit être en outre associée à une capacité d'imagination empathique ou de transfert dans une autre perspective. D'une manière générale, pour Hans Jonas, il est trompeur de parler d'un rapport de l'homme et de l'animal, alors que ce ne sont pas

les mêmes catégories qui sont en jeu selon que nous sommes des mammifères, des primates, des vertébrés, etc., et que ce n'est pas non plus le même rapport dans chaque cas (individuellement). Nous pouvons donc ici considérer que l'expérience corporelle humaine joue un rôle de médiateur.

L'anthropomorphisme devient intéressant en tant que ressource pour l'interaction. En effet, si toute similitude de comportement entre les animaux est remise en cause, alors plus aucun lien n'est vraiment envisageable. La question de l'anthropomorphisme n'est donc pas uniquement académique, car elle interroge les alternatives disponibles pour se relier à d'autres individus non humains. Véronique Servais propose de combiner les savoirs éthologiques, l'engagement émotionnel et l'empathie. Comme nous l'avons déjà souligné, certains considèrent les chiens comme des agents intentionnels se révélant à travers des postures, des regards, des expressions faciales, cela en fonction des différentes situations. Il y aurait donc une place pour une certaine compréhension sociale entre ces deux espèces, basée sur une histoire partagée, des ritualisations, des redondances, des indices contextuels, autant d'éléments qui génèrent des attentes et permettent une certaine prévisibilité des comportements de l'autre. Bien qu'incomplète, cette compréhension sociale s'avère suffisante pour permettre aux humains et aux chiens de se débrouiller en ajustant leurs comportements respectifs afin d'organiser l'interaction et d'assurer son fonctionnement.

Dans l'interaction ordinaire, ce n'est pas l'exactitude dans l'interprétation des intentions ou des émotions de l'autre qui est recherchée, mais leur adéquation dans l'interaction, leurs effets sur la construction d'un espace nouveau et intermédiaire de rencontre. Pour Véronique Servais, l'identification de configurations relationnelles analogues à celles qui existent chez l'espèce humaine pour-

rait constituer une piste de recherche des formes élémentaires de relations que nous partageons avec d'autres animaux. Elle rappelle que la reconnaissance par les humains de traits pertinents d'une situation sociale chez d'autres espèces animales dépend plus de la façon dont ces espèces se comportent en situation que de leur plus ou moins grande ressemblance avec les humains.

Il est supposé que, ni les significations, ni les intentions ne sont fixées à l'avance, mais émergent de l'interaction. L'enjeu de la communication n'est pas la transmission de représentations, mais le modelage mutuel d'un monde partagé, à travers l'action conjuguée.

(...)

La notion de compréhension sociale est énoncée par les chercheurs Péter Pongrácz, Adám Miklósi et Vilmos Csányi (2001) pour désigner une compréhension incomplète mais suffisante entre un humain et un chien. C'est une forme de compréhension qui se base sur des indices contextuels présents et permet aux chiens et aux humains de se débrouiller dans leurs interactions quotidiennes. Les auteurs ont demandé à des personnes d'estimer dans quelle mesure leur animal comprenait leurs paroles. Selon ceux-ci, les chiens n'exécutent des actions que dans des situations adéquates. Pour les auteurs, cela signifie que la communication entre les deux espèces peut être décrite comme « un processus cognitif complexe dans lequel (le chien) est capable d'intégrer des informations contextuelles et sociales et de modifier son comportement en conséquence (...). Les gestes et les indices contextuels qui accompagnent les commandes peuvent opérer comme des informations qui facilitent le processus de compréhension²⁵. » La compréhension sociale permet à l'interaction anthropocanine de fonctionner. Elle suppose, en outre, que ces individus possèdent des modes de sociabilité.

Dans le prolongement d'une réflexion critique sur le regard anthropomorphique, Frans de Waal invente le terme d'*anthropodéni*, qu'il définit comme le « rejet a priori de traits proches des humains chez d'autres animaux ou proche des animaux chez nous²⁶. »

L'anthropomorphisme et l'*anthropodéni* ont donc, selon le primatologue, une relation inverse : plus une espèce est proche de nous, plus l'anthropomorphisme nous aiderait à la comprendre et plus l'*anthropodéni* sera dangereux. En revanche, plus une espèce est éloignée de nous, plus l'anthropomorphisme risque de suggérer des similitudes contestables pour des phénomènes qui sont apparus indépendamment. Pour illustrer le raccourci anthropomorphique produit par certaines analogies, l'auteur donne l'exemple des fourmis, qui auraient des reines, des soldats, et des esclaves. « A mon avis, l'anthropomorphisme ne pose problème que si une comparaison humain-animal est exagérée, par exemple, si elle porte sur des espèces très éloignées de nous. Les poissons qu'on appelle « gouramis embrasseurs » collent parfois leur bouche l'une à l'autre pour régler une dispute. Les grands singes, en revanche, se disent bonjour après une séparation en plaçant doucement leurs lèvres sur la bouche ou l'épaule de l'autre. On pourrait se dire qu'ils embrassent dans des circonstances très similaires aux humains²⁷. »

L'anthropomorphisme n'est donc pas toujours aussi problématique qu'on le pense. Ceux qui le rejette sous prétexte d'objectivité scientifique semble oublier que les humains sont aussi des animaux. Éviter à tout prix son emploi peut même obscurcir le sens d'un comportement, si l'on pense aux espèces de grands singes, appelés à juste titre *anthropoïdes*, avec lesquelles l'anthropomorphisme devient une option logique. Notre terminologie doit reconnaître les connexions évolutives évidentes.

Frans de Waal souligne toutefois l'inutilité d'une simple application de termes hu-

ains aux comportements des animaux, et cite l'anthropomorphisme critique du biologiste américain Gordon Burghardt, pour qui nous devons utiliser « l'intuition et le savoir humains sur l'histoire naturelle d'un animal pour formuler des questions de recherche²⁸. » Si nous reconnaissons que des corvidés sont capables de cacher de la nourriture pour plus tard, ou de façonner un outil pour casser une noix, l'anthropomorphisme peut être utilisé comme moyen au lieu d'être une finalité, et redevient ainsi une source pour formuler des hypothèses.

V. Anecdotes

La perspective développée ici tend à adopter un point de vue pragmatique sur la communication interspécifique, et à donner une place à l'inventivité entraînée par l'indétermination des rencontres. La communication ne suppose pas d'identifier parfaitement les propositions mentales ou émotionnelles d'autrui à travers un décodage de signes qu'elle propose intentionnellement. Cette question, si elle est éventuellement pertinente pour la recherche scientifique, devient obsolète dès que l'on s'intéresse à l'interaction ordinaire, où les intentions, émotions ou sentiments attribués à autrui sont une ressource et un produit de l'interaction et non une vérité ou une erreur.

(...)

Dans un sens parfois péjoratif, l'anecdote est perçue comme une petite histoire plaisante mais qui n'atteint pas la hauteur et le sérieux de l'Histoire. L'adjectif *anecdotique* est défini par *Le Petit Larousse* comme « ce qui ne touche pas à l'essentiel », c'est-à-dire ce qui est secondaire, marginal, particulier, en opposition à ce qui est primordial, central et général. À l'inverse du préjugé contre les anecdotes, nous voulons montrer tout l'intérêt pour les sciences du vivant à recueillir et à analyser ces petites histoires, qui, loin

d'être insignifiantes, potentialisent des expériences. L'intérêt des anecdotes ne se trouve pas seulement dans la recherche de leur authenticité mais plus encore dans leur signification.

(...)

Le travail scientifique implique de considérer, pour la fiabilité des données, la manière dont celles-ci sont rassemblées, puis expliquées, interprétées et diffusées. Certains écartent encore les récits, sous prétexte que ce ne sont pas des « données dures » et reproductibles, pouvant être trop entachées de parti pris et d'implication personnelle. En réalité, les analyses systématiques des anecdotes peuvent déboucher sur des données reproductibles par le biais d'expériences imitant les situations anecdotiques. La psychologie et le béhaviorisme prétendent qu'un animal développe des représentations mentales très faibles, et qu'il n'est en somme qu'une espèce de robot routinier dont le comportement s'explique par des procédures simples et répétitives. Or, sans contester l'existence de points communs entre les agentivités des différentes espèces, nous pouvons, une fois encore, affirmer que celles-ci définissent singulièrement leurs propres mondes.

La question de la communication interspécifique suppose alors que l'on identifie les bases sur lesquelles celle-ci peut s'établir. Cette question est moins celle de la reconnaissance ou non d'un langage ou d'une pensée (dépendant d'ailleurs de la définition que l'on en donne) que celle des caractéristiques ou propriétés de ces langages et pensées. Si l'on se place dans la perspective écologique, les individus agissent dans et sur leur environnement. L'obtention d'informations ne provient pas d'un mouvement à sens unique, de l'extérieur vers l'intérieur ; c'est un ajustement réciproque du corps vers les objets. La relation d'affordance indiquant la particularité écologique d'un environ-

nement relatif à la manière de vivre d'un individu, la perception ne peut pas être prise en compte par comparaison. Elle devient un acte.

(...)

L'expression éthologie cognitive a été proposée par Donald R. Griffin en 1976, mais la démarche propre à ce champ d'investigation prend ses racines dans les travaux même de Darwin, notamment dans *The Expression of Emotions in Man and Animals*³⁰. Darwin lui-même observait ses chiens, allait au zoo regarder les singes et écouter les soigneurs. La primatologie connaît par la suite un assouplissement progressif. Certains primatologues commencent en effet à revendiquer que leurs méthodes doivent se rapprocher de l'anthropologie, car, faute d'habitude des singes à leurs observateurs, ces derniers ne peuvent pas réaliser des observations de qualité. Les recherches sur les chiens participent aussi de cet assouplissement. Dans le laboratoire, il y a une relation qui s'installe, et les scientifiques travaillent souvent, d'ailleurs, avec leur propre animal ou ceux de leurs amis, des individus avec lesquels ils tissent des liens.

À ce titre, l'article des primatologues Lucy Bates et Richard Byrne, « Creative or created: Using anecdotes to investigate animal cognition³¹ » est historiquement intéressant. Les chercheurs proposent de ne plus rejeter les histoires, considérant cela comme un « vrai gaspillage ». Pour eux, de nombreux événements n'arrivent que très rarement sur le terrain, voire une seule fois, et peuvent cependant nous apprendre des choses pertinentes sur les compétences des animaux.

Pour ne pas rester complètement ignorées et finir par être acceptées dans les publications scientifiques, les anecdotes doivent être observées sous certaines conditions contrôlées : il faut tout d'abord qu'elles soient notées immédia-

tement après avoir eu lieu ; ensuite, les observateurs doivent être expérimentés avec l'espèce ; d'autre part, il faudrait utiliser les enregistrements tels qu'ils ont été produits à l'origine ; enfin, il serait nécessaire d'avoir plusieurs enregistrements indépendants du même phénomène, la répétition des observations étant la clé pour la science.

En regard du comportement animal, les anecdotes visent souvent à rendre compte de facultés cognitives analogues à celles de l'humain. L'argument développé en faveur de l'éthologie cognitive est essentiellement élaboré autour de l'importance de la pluralité dans l'observation et la compréhension du comportement animal. L'anecdote présente des faits, mais ne les pose ni en modèles, ni en contre modèles ; elle ne cherche pas forcément à les expliquer. L'anecdote tire sa valeur scientifique de la connaissance directe dont bénéficie l'individu qui la rapporte. La qualité de certains chercheurs en éthologie cognitive aujourd'hui réside dans l'utilisation complémentaire de différentes méthodes d'observation et d'expérimentation. Une idée de recherche pouvant émerger de n'importe où, ceux-ci suggèrent de garder l'œil ouvert et curieux. Directement en écho à l'article de Bates et Byrne, Adám Miklósi repose la question de l'utilité des anecdotes, dans son livre *Dog Behavior, Evolution and Cognition*³². Il en souligne l'importance : « Ce sont des histoires qui sont parfois observées par accident, où un animal fait quelque chose qui n'était pas du tout prévu, qu'il ne refera peut-être jamais, et que l'on ne peut pas vérifier (a priori). Ce sont des moments de créativité, d'inventions, de bizarreries ; des ressources immenses pour apprendre des choses sur le comportement des animaux³³. »

Une caractéristique du modèle anecdotique est celle de son économie, mais c'est surtout dans ses usages que son

caractère fonctionnel s'avère décisif. Empruntée, compilée, transformée, adaptée : chaque énonciateur se l'approprie. Les histoires racontées se constituent en un paysage diversifié, présentant différentes situations d'interaction, sans envisager pour autant de théorie générale sur la façon dont nous devrions entretenir des relations avec d'autres espèces. Les espaces investis lors de la rencontre de deux espèces permettent aux individus impliqués de se reconfigurer, en trouvant de nouveaux appuis pour communiquer. Ils ouvrent à l'invention de modes d'adresse originaux, invitent au déplacement et à la transformation, mais ne les déterminent pas. Ces situations n'affectent pas seulement la façon de penser, elles modifient encore les sensibilités, et nourrissent d'autres formes de disponibilité et d'engagement, dans l'attention conjointe. La prise de position pragmatique devient alors un vrai mode de connaissance.

VI. Notes

1. Bromberger Christian, Lenclud Gérard, « La chasse et la cueillette aujourd'hui. Un champ de recherche anthropologique ? », *Études rurales*, n° 87-88, Paris, EHESS, 1982, pp. 7-35. DOI : 10.3406/rural.1982.2869
2. Von Uexküll, Jacob, *Mondes animaux et monde humain*, Paris, Gonthier, 1965. p. 24.
3. Younès, Chris (dir), « Entretiens avec Henri Maldiner », *Philosophie, Art et existence*, Paris, Cerf, p. 18.
4. Bates Lucy, et Byrne Richard, « Creative or created : Using anecdotes to investigate animal cognition », *Methods*, vol. 42, n°1, 2007, pp. 12-21. Traduction de : « Using anecdotal records allow us to consider the full range of behaviour that occurs naturally in a species, including their most creative aptitudes, rather than restricting the focus to paradigms already familiar from systematic study of other animal species and humans ».
5. Interview de Marc, photographe animalier, qui observe des orques en Norvège depuis une dizaine d'années.
6. Bates Lucy, Byrne Richard, « Creative or created : Using anecdotes to investigate animal cognition », op. cit., pp. 12-21. Traduction de : « When studying the intelligence and creativity of animals, it is surely

necessary that we as scientists are creative with our methods ».

7. Leroy, Charles-Georges, *Lettres sur les animaux* (4e éd.), édition précédée d'une introduction par le Dr. Robinet, Paris, Gallica (Bibliothèque Nationale de France), 1862, pp. 4-5.

8. Vicart, Marion, « Regards croisés entre l'animal et l'homme : petit exercice de phénoménographie équitable », *ethnographiques.org* [en ligne], consulté le 15 février 2019.

9. Whiten Andrew, Ham Robert, « On the nature and evolution of imitation in the animal kingdom : reappraisal of a century of research », in *Advances in the study of behavior*, San Diego, Academic Press, 1992, pp. 239-283.

10. Picard, Bastien, « Le protocole du jabiru », *Carnets de géographes* [en ligne], n° 5, 2013, consulté le 18 février 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cdg/1072> ; DOI : 10.4000/cdg.10729.

11. Alexandra Horowitz, « Attention to attention in domestic dog (*Canis familiaris*) dyadic play », *Issue*, vol. 12, n° 1, 2009, pp. 107-118.

12. Servais, Christine, Servais, Véronique, « Le malentendu comme structure de la communication », *Questions de communication*, n°15, 2009, pp. 21-49.

13. Servais, Christine, Servais, Véronique, *ibid.*, pp. 21-49.

14. Den Barnlund (et al.), *Foundations of communication theory*, New York, Harper and Row, 1970.

15. Winkin, Yves, *La nouvelle communication*, Paris, éditions du Seuil, 1981, pp. 61-78.

16. Servais, Christine, Servais, Véronique, « Le malentendu comme structure de la communication », *op. cit.*, p. 40.

17. Lorenz, Konrad, *Trois Essais sur le comportement animal et humain : les leçons de l'évolution de la théorie du comportement* (traduit de l'allemand par Catherine Fredet), Paris, Editions du Seuil, 1974, p. 280.

18. Lorenz, Konrad, *ibid.*, p. 277.

19. Burgat, Florence, Sommer Christian (dir.), *Le phénomène du vivant. Buytendijk et l'anthropologie philosophique*, Genève, Métis Presses, 2016, p. 59.

20. Tinbergen, Nikolaas, « On aims and methods of ethology », *Zeitschrift für Tierpsychologie*, n° 20, Université d'Oxford, 1963, pp. 410-433.

21. Tinbergen, Nikolaas, *ibid.*, p. 413.

22. Dewitte, Jacques, « L'anthropomorphisme, voie d'accès privilégiée au vivant. L'apport de Hans

Jonas », *Revue Philosophique de Louvain*, quatrième série, tome 100, n° 3, 2002, p. 440.

23. Dewitte, Jacques, *ibid.*, p. 441.

24. Servais, Christine, Servais, Véronique, « Le malentendu comme structure de la communication », *op. cit.*, p. 42.

25. Pongrácz, Péter, Miklósi Adám, Csányi Vilmos, « Owner's beliefs on the ability of their pet dogs to understand human verbal communication : A case of social understanding. », *Current Psychology of Cognition*, vol. 20 (1-2), 2001, p. 87.

26. De Waal, Frans, *Sommes-nous trop « bêtes » pour comprendre l'intelligence des animaux ?*, Paris, Les liens qui libèrent, 2016, pp. 39-43.

27. De Waal, Frans, *ibid.*, p. 41.

28. De Waal, Frans, *ibid.*, p. 42.

29. Bekoff Mark, Goodall, Jane, *Les émotions des animaux*, Paris, Payot & Rivages, 2009, pp. 47-49.

30. Charles Darwin, *The expression of the emotions in man and animals*, London, J. Murray, 1872.

31. Bates Lucy, Byrne Richard, « Creative or created : Using anecdotes to investigate animal cognition », *op. cit.*, pp. 12-21.

32. Adám Miklósi, *Dog Behavior, Evolution and Cognition*, Oxford Biology, Oxford University Press, 2009, pp. 39-42.

33. Adám Miklósi, *ibid.*, pp. 39-42.

VII. Références bibliographiques

Communication

LIVRES

Grandgeorge, Marine, *Interactions et intercompréhension : Une approche comparative* (Échanges), Bruxelles, EME, 2013.

Håkansson, Gisela, Westander, Jennie, *Communication in humans and other animals*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 2013.

Hall, Edward Twitchell, *La dimension cachée*, Paris, édition du Seuil, 1971.

Pereira, Carlos, *Parler aux chevaux autrement : approche sémiotique de l'équitation*, Paris, Éditions Amphora, 2009.

Winkin, Yves, *La nouvelle communication*, Paris, éditions du Seuil, 1981.

ARTICLES

Legrand, Stéphane, « Langage ou communication ? (Les arguments de Benveniste) ». *Labyrinthe* [en ligne], n° 40, 2013, pp. 59-62. <https://doi.org/10.4000/labyrinthe.4312>.

DOCUMENTS AUDIOVISUELS

« Syntaxes, syllabes des oiseaux chanteurs », France Culture.
<https://www.franceculture.fr/emissions/continent-sciences/syntaxes-syllabes-des-oiseaux-chanteurs>.

Éthologie/primatologie

LIVRES

Bekoff, Marc, *Canine Confidential : Why Dogs Do What They Do*, University of Chicago Press, 2018.

Bekoff, Marc, *Minding Animals : Awareness, Emotions, and Heart*, Oxford University Press, 2002.

Bekoff, Marc, *The emotional lives of animals : A leading scientist explores animal joy, sorrow, and empathy - and why they matter*, Novato, Calif, New World Library, 2007.

Darwin, Charles, *The expression of the emotions in man and animals*, London, J. Murray, 1872.

Despret, Vinciane, *Naissance d'une théorie éthologique : la danse du cratérope écaillé*, Le Plessis Robinson, Synthélabo, 1996.

Despret, Vinciane, *Que diraient les animaux, si...on leur posait les bonnes questions ?*, Paris, La Découverte, 2012.

Kreutzer, Michel, Vauclair Jacques, *L'éthologie cognitive*, Paris, Édition de la maison des sciences de l'homme, 2004.

Horowitz, Alexandra, Christophe Rosson (trad.), *Dans la peau d'un chien*, Paris, Flammarion, coll. « Champs sciences », 2011.

Hudson, William Henry, *Le naturaliste à La Plata*, Paris, Stock, 1930.

Leroy, Charles-Georges, *Lettres sur les animaux* (4e éd.), édition précédée d'une introduction par le Dr. Robinet, Paris, Gallica (Bibliothèque Nationale de France), 1862.

Lorenz, Konrad, *Trois essais sur le comportement animal et humain : Les leçons de l'évolution de la théorie du comportement*, Paris, Seuil, 1974.

Lorenz, Konrad, *Les fondements de l'éthologie*, Paris, Flammarion, 2006.

Lorenz, Konrad, *Les oies cendrées*, Paris, Albin Michel, 1989.

Lorenz, Konrad, *Il parlait avec les mammifères, les oiseaux et les poissons*, Paris, Flammarion, 1969.

Miklósi, Ádám, *Dog Behavior, Evolution and Cognition*, Oxford Biology, Oxford University Press, 2009.

Renck, Jean-Luc, Servais, Véronique, *L'éthologie : histoire naturelle du comportement*, Paris, éditions du Seuil, 2002.

Waal (de), Frans, *Sommes-nous trop bêtes pour comprendre l'intelligence des animaux*, Paris, Les liens qui libèrent, 2016.

ARTICLES

André, Romain, Thomé, Bruno, « Comment les animaux désarçonnent la science, entretien avec Vinciane Despret », *revue Jef Klak* [en ligne], n° 3, Selle de ch'val, 2017.

Baratay, Éric, « Pour une histoire éthologique et une éthologie historique », *Études rurales* [en ligne], n° 189, 2012, pp. 91-106.
<https://doi.org/10.4000/etudesrurales.9596>.

Bates, Lucy A., Byrne, Richard W., « Creative or created : using anecdotes to investigate animal cognition », *Methods* [en ligne], vol. 42, n° 1, 2007, pp. 12-21.

Conein, Bernard, « Ethologie et sociologie. Contribution de l'éthologie à la théorie de l'interaction sociale », *Revue française de sociologie* [en ligne], vol. 33, n° 1, 1992, pp. 87-104.

Mech, David et Boitani, Luigi, « Les loups : comportement, écologie et conservation », PDF consulté le 15 janvier 2019. http://wolves.fr/WOLVES_FR.pdf.

Miklósi Adám, Csányi Vilmos, Pongrácz, Péter, « Owner's beliefs on the ability of their pet dogs to understand human verbal communication : A case of social understanding. », *Current Psychology of Cognition*, vol. 20, n° 1, 2001.

Millot, Jean-Louis, Servais, Véronique, « Les interactions entre l'homme et les animaux familiers : quelques champs d'investigation et réflexions méthodologiques ». PDF consulté le 04 février 2019. <https://orbi.uliege.be/bitstream/2268/25460/1/Servais-Millot.pdf>.

DOCUMENTS AUDIOVISUELS

Bruxelles sauvage, faune capitale, Bernard Crutzen, 2014.

« De l'éthologie animale à l'éthologie humaine », conférence de Boris Cyrulnik, Youtube. <https://www.youtube.com/watch?v=ClFei3VjkVA>

« Éthologie », Podcast Science (blog) consulté le 22 janvier 2019. <https://www.podcastscience.fm/dossiers/2017/06/25/ethologie/>.

« L'évolution en marche 1/3 : Quand les babouins adoptent des chiens », Youtube. <https://www.youtube.com/watch?v=MKUgtcN3rPI>.

« Un homme parmi les loups », Gino Visconti, Dailymotion. <https://www.dailymotion.com/video/x2exnxa>.

Perception

LIVRES

Colon Paul-Louis, *Éthnographier les sens*, Paris, éditions Petra, coll. « Anthropologiques », 2013.

Corbin, Alain, Ory, Pascal, *Une histoire des sens* (Bouquins), Paris, Robert Laffont, 2016.

Gibson, James, *Approche écologique de la perception visuelle*, Bellevaux, Éditions Dehors, 2014.

Von Uexküll, Jacob, *Mondes animaux et monde humain*, Paris, Gonthier, 1965.

ARTICLES

Renoue, Marie et Carlier Pascal, « Une rencontre homme-animal face aux regards sémiotique et éthologique », *Actes Sémiotiques*, n° 117 [en ligne], 2014. <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/5207>

DOCUMENTS AUDIOVISUELS

« Que sait-on vraiment sur la façon dont les animaux perçoivent le monde ? », France Culture. <https://www.franceculture.fr/conferences/palais-de-la-decouverte-et-cite-des-sciences-et-de-lindustrie/que-sait-vraiment-sur-la>.

Philosophie

LIVRES

Bailly, Jean-Christophe, *Le parti pris des animaux*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 2013.

Bailly, Jean-Christophe, *Le Versant animal* (Le rayon des curiosités), Paris, Bayard, 2007.

Baratay, Eric, *Le point de vue animal : Une autre version de l'histoire* (L'Univers historique), Paris, Éditions du Seuil, 2012.

Barthes, Roland, Grandher, Valéry, Fontaine, Marie-France, *Comment vivre ensemble simulations romanesques de quelques espaces quotidiens*, Cours au Collège de France, 1976-1977, Barthes, Roland - Les cours et les séminaires de Roland Barthes au Collège de France [Enregistrement sonore], Paris, Seuil, 2002.

Burgat, Florence, *Une autre existence : La condition animale*, Paris, Albin Michel, 2012.

Burgat, Florence, Buytendijk, Frederik Jacobus Johannes, Plessner, Helmuth, *Le phénomène du vivant : Buytendijk et l'anthropologie philosophique*, Genève, MetisPresses, 2016.

Burgat, Florence, *Penser le comportement animal : Contribution à une critique du réductionnisme* (Natures sociales), Paris, Maison des sciences de l'homme, Éditions Quae, 2010.

Burgat, Florence, *Vivre avec un inconnu, Miettes philosophiques sur le chat*, Paris, Payot et Rivages, coll. « Petite Bibliothèque », 2016.

Despret, Vinciane, *Penser comme un rat*, Versailles, Éditions Quae, 2009.

Lestel, Dominique, *L'animal est l'avenir de l'homme*, Paris, Fayard, 2010.

Morizot, Baptiste, *Les diplomates : Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Marseille, Éditions Wildproject, 2016.

ARTICLES

Dewitte, Jacques, « L'anthropomorphisme, voie d'accès privilégiée au vivant. L'apport de Hans Jonas », *Revue Philosophique de Louvain* [en ligne], n° 3, 2002, pp. 437-65.

DOCUMENTS AUDIOVISUELS

« Conférence PhilO : Vinciane Despret & Tristan Garcia », Youtube. https://www.youtube.com/watch?v=_FfW9KuobGc.

« Vivre avec les bêtes » par Elisabeth de Fontenay , France Inter. <https://www.franceinter.fr/emissions/vivre-avec-les-betes>.

Sciences humaines

LIVRES

Alvarez de Toledo, Sandra, Lin, Jacques, *Cartes et lignes d'erre : Traces du réseau de Fernand Deligny*, Paris, Édition L'Arachnéen, 2013.

Delaplace, Grégory, Kohn, Eduardo, *Comment pensent les forêts : Vers une anthropologie au-delà de l'humain*, Paris, Zones sensibles, 2017.

De Ribaupierre, Claire, Centre pour l'image contemporaine (éd.), *Anecdote*, Zurich, JRP/Ringier, 2007.

Despret, Vinciane, Larrère, Raphaël, *Les animaux, deux ou trois choses que nous savons d'eux* (Colloques de Cerisy), Paris, Hermann, 2014.

Guillo, Dominique, *Des chiens et des humains*, Paris, Le Pommier, 2009.

Porcher, Jocelyne, *Éleveurs et animaux, réinventer le lien*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002.

Norimatsu, Monaco, Pigem, Nathalie, *Les techniques d'observation en sciences humaines*, Paris, A. Colin, 2008.

Servais, Véronique, *La science humaine des chiens* (Perspectives anthropologiques), Lormont, Le Bord de l'eau, 2016.

Vicart, Marion, *Des chiens auprès des hommes : Quand l'anthropologue observe aussi l'animal*, Paris, coll. Anthropologiques, Éditeurs Petra, 2014.

ARTICLES

Airenti, Gabriella, « Aux origines de l'anthropomorphisme. Intersubjectivité et théorie de l'esprit », *Gradhiva, Revue d'anthropologie et d'histoire des arts* [en ligne], n° 15, 2012, pp. 34-53. <https://doi.org/10.4000/gradhiva.2314>.

Bourdin, Jean-Claude, « L'anthropomorphisme de Charles-Georges Leroy, chasseur et philosophe », *Dix-huitième siècle* [en ligne], n° 42, 2010, pp. 353-66.

Bruno, Jean, « De l'intérêt des anecdotes ». *Sociétés*, n°114 [en ligne], n° 4, 2011, pp. 33-40.

Campos, Lucie, Chapouthier Georges, Coquio Catherine, Engélibert Georges (éd.), « Chapitre VII : Les éleveurs et leurs animaux , La question animale : Entre science, littérature et philosophie », *Interférences* [en ligne], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, pp. 123-134. <http://books.openedition.org/pur/38513>.

Chanvallon, Stephanie, « Les relations humains/animaux. De l'espace protégé à l'espace partagé, une géographie physique et sensible », *Carnets de géographes* [en ligne], n° 5, 2013. Consulté le 06 janvier 2019. <https://doi.org/10.4000/cdg.1057>.

Charvolin, Florian, « Comment penser les sciences naturalistes « à amateurs » à partir des passions cognitives », *Natures Sciences Sociétés* [en ligne], Vol. 17, n° 2, 2009, pp. 145-54.

Chopot, Antoine, « Les communautés plus qu'humaines », *Appareil* [en ligne], n° 16, 2015. Consulté le 06 janvier 2018. <https://doi.org/10.4000/appareil.2228>.

Delaporte, Yves, « Les chats du Père-Lachaise. Contribution à l'ethnozoologie urbaine », *Terrain, Anthropologie & sciences humaines* [en ligne], n° 10, 1988, pp. 37-50. <https://doi.org/10.4000/terrain.2927>.

De Meyer, Thibault, « Vincent Leblan, Aux frontières du singe. Relations entre hommes et chimpanzés au Kakandé, Guinée (XIXe-XXIe siècle) », *Lectures* [en ligne], Consulté le 14 février 2019. <http://journals.openedition.org/lectures/23291>.

Joulian, Frédéric, « Techniques du corps et traditions chimpanzières », *Terrain, Anthropologie & sciences humaines* [en ligne], n° 34, 2000, pp. 37-54. <https://doi.org/10.4000/terrain.951>.

Lamine, Claire, « Mettre en parole les relations entre hommes et animaux d'élevage. Circulation des récits et mise en débat », *ethnographiques.org*, consulté le 7 février 2019. <http://www.ethnographiques.org/2006/Lamine>.

Marcelli, Daniel, « Se regarder les yeux dans les yeux : un privilège des êtres humains ? », *Le Carnet PSY*, n° 139 [en ligne], 2009, pp. 25-33.
Nahoum-Grappe, Véronique, « L'échange des regards », *Terrain* [en ligne], n° 30, 1998. Consulté le 15 janvier 2018. <http://journals.openedition.org/terrain/3375>

Porcher, Jocelyne, « Chapitre 3. De l'amitié avant toute chose ». *Partage du savoir* [en ligne], 2002, pp. 91-150.

Porcher, Jocelyne, « Chapitre 5. Entre éleveurs et animaux : paroles, signes et sens ». *Partage du savoir* [en ligne], 2002, pp. 195-233.

Porcher Jocelyne, Schmitt Tiphaine, « Les vaches collaborent-elles au travail ? », *Revue du MAUSS*, n° 35 [en ligne], pp. 235-61.

Porcher, Jocelyne, « L'histoire première, c'est d'aimer les bêtes » place de la relation entre hommes et animaux dans l'organisation du travail en élevage », *Communication et organisation* [en ligne], n° 23, 2003. <https://doi.org/10.4000/communicationorganisation.2825>.

Proust, Joëlle, « L'animal intentionnel ». *Terrain. Anthropologie & sciences humaines* [en ligne], n° 34, 2000, pp. 23-36. <https://doi.org/10.4000/terrain.944>.

Servais, Véronique, « Construire l'esprit du dauphin », *Terrain, Anthropologie & sciences humaines* [en ligne], n° 34, 2000, pp. 55-72. <https://doi.org/10.4000/terrain.963>.

Servais, Véronique, « Et pourtant ils coopèrent. Regard des sciences sociales sur la coopération animale ». PDF consulté le 05 décembre 2018. http://www.academia.edu/4458217/Et_pourtant_ils_coop%C3%A8rent._Regard_des_sciences_sociales_sur_la_coop%C3%A9ration_animale.

Servais, Véronique, « La relation homme-animal », *Enfances Psy* [en ligne], n° 35, 2007, pp. 46-57.

Servais, Véronique, « La visite au zoo et l'apprentissage de la distinction humaine », *Revue d'anthropologie des connaissances humaines* [en ligne], Vol. 6, n° 3, 2012, pp. 625-52. Consulté le 12 janvier 2019. <https://doi.org/10.4000/sdt.2040>.

Servais, Christine, Servais Véronique, « Le malentendu comme structure de la communication », *Questions de communication* [en ligne], n° 15, 2009, pp. 21-49. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.432>.

Strivay, Lucienne, « Enfants-loups, enfant-mouton, enfants-ours, enfants seuls... », *Communications*, vol. 76 [en ligne], n° 1, 2004, pp. 41-57. <https://doi.org/10.3406/comm.2004.2158>.

DOCUMENTS AUDIOVISUELS

« Des animaux et des hommes (3) : Chien d'aveugle : la prunelle de mes yeux », France Culture. <https://www.franceculture.fr/emissions/lsd-la-serie-documentaire/des-animaux-et-des-hommes-3-chien-daveugle-la-prunelle-de-mes>.

Travail animal : un autre regard sur nos relations avec les animaux, Joseph de La Bouère, Jocelyne Porcher, 2017.

« Vivre en ville avec des animaux », France Culture. <https://www.franceculture.fr/emissions/modes-de-vie-mode-d-emploi/vivre-en-ville-avec-des-animaux>.

Image page de droite : « Urban Foxes », series *Excerpt*, 2010-2013.



REMERCIEMENTS

Géraldine Doré
Caroline Etter
Christophe Kihm
Lula
Natasha Perran
Carole Pradeau
Eva Zornio

Imprimé à Genève en 10 exemplaires
février 2019